



Photographie © Noëlle Colombié.

Rémy Lambrechts.
Assises de la Traduction Littéraire,
Arles, novembre 1996.

Notre ami et collègue Rémy Lambrechts est mort au mois d'août 2004. Depuis de nombreuses années, c'était une figure de notre métier et un militant actif d'ATLAS et de l'ATLF. Nous regretterons longtemps son humour grinçant, sa pugnacité et son efficacité.

Françoise Cartano, Alain Gnaedig et Marie-Claire Pasquier lui rendent hommage dans ce numéro de TransLittérature qui lui est dédié.

Rémy,

Je vais essayer de te dire ici, en guise d'adieu, ces mots qu'on n'est plus certain d'avoir dits, ou pas assez clairement, ou pas assez souvent. Des mots que souvent on garde en soi, informulés, par pudeur, par crainte d'être ridicule, incongru, dérangeant. Tu signalais parfois « grumpy old man » tes commentaires et coups de gueule, et tu te faisais un plaisir frondeur de jouer les empêcheurs de geindre en rond par des saillies sans complaisance et des prises de position courageuses. Derrière une intelligence caustique, tu cachais mal une sensibilité exacerbée, écorchée, douloureuse souvent. Toi qui avais le talent rare de l'amitié, fidèle, attentive, fondée sur une franchise parfois intempestive, mais sans intermittences, tu semblais souvent étonné de l'estime ou de l'affection que l'on te témoignait. Tu disais, avec cette candeur désarmante qui effaçait d'un seul coup le soupçon d'arrogance que pouvait faire naître au premier abord ton ironie mordante : si on pense du bien de moi, c'est que je ne suis pas complètement nul. La coexistence plus ou moins conflictuelle entre assurance et vulnérabilité est certes le lot banal de l'âge adulte, mais peut-être chez toi une certaine lucidité désenchantée venait-elle raviver sournoisement l'inquiétude de l'enfant qui ne nous quitte jamais vraiment.

Ces mots d'adieu à l'ami précieux, ils s'adressent aussi au confrère qui construisait avec talent et entêtement une carrière réussie, qui lui valait

l'estime et le respect de ce qu'on appelle « la profession » : ses pairs, les éditeurs, qui lui confiaient régulièrement des auteurs importants et difficiles (Mailer, Bellow, Updike, mais aussi Egolf, et récemment Franzen), la critique, traditionnellement parcimonieuse en commentaires sur la traduction.

Rémy, tu avais eu le réflexe de rejoindre l'Association des Traducteurs Littéraires de France, et de t'y impliquer fortement, en même temps que tu te lançais dans la profession. Je me souviens de ton arrivée rue de Vaugirard : juvénile, fébrile, combatif, passionné, impatient, insolent à l'occasion, spectaculairement peu diplomate, mais doté d'une capacité de réflexion et d'analyse réjouissante, alliée à un sens critique redoutable.

Je me souviens aussi de ton peu de goût pour l'inévitable compromis qui avait toujours pour toi la détestable saveur de la compromission, de tes colères contre les collègues qui renonçaient trop vite à faire respecter leurs droits, du travail fantastique de réflexion, de conseil, de rédaction de fiches techniques – que tu as accompli sur les dossiers juridiques. Je me souviens aussi que tu aimais le jazz et que tu fumais des Craven A. Tu as assuré avec ta rigueur légendaire la trésorerie de l'association, représenté activement les traducteurs à l'AGESSA, ferrailé avec les sociétés de sous-titrage. Nous avons joint nos opiniâtretés respectives pour renégocier un Code des Usages avec les éditeurs, défendre sans succès notre statut fiscal auprès d'une administration des impôts arc-boutée dans sa surdité, plaider, avec succès, auprès du Centre National du Livre en faveur d'aides plus efficaces aux traducteurs d'œuvres difficiles. Ton histoire avec l'ATLF ne s'est certes pas déroulée sans heurts, désaccords, ruptures, et tu m'en voudrais de les passer sous silence. Le consensus te faisait toujours peur. Tu avais choisi ces derniers temps de t'investir davantage dans la réflexion sur la traduction littéraire au sein d'ATLAS qui organise les rencontres annuelles à Arles. Tu n'auras pas eu le temps d'aller au bout de ce projet-là. Mais sois remercié pour ce que tu as fait pour le petit monde étrange des traducteurs littéraires et pour la traduction en général. Ta rigueur et ta générosité nous manqueront.

Rémy, nous avons été les témoins impuissants des problèmes qui, au fil de ces dernières années, ont lentement, inexorablement englouti ta vie entière. Tes amis savent ton courage, ta force morale, ta volonté de remonter cette pente impitoyable qui t'enfonçait dans la détresse de l'insupportable douleur d'exister. Ce combat, tu voulais le mener seul, et nous t'avons vu le perdre avec rage et tristesse. Je ne sais pas pourquoi l'affection et le soutien de ceux qui t'aimaient, l'amour que tu portais à tes enfants – je vois encore les paillettes dorées qui éclairaient d'un coup ton regard sombre quand tu parlais de Laure ou de Charles, et je me souviens comment tu plaquais tout

quand il était l'heure d'aller les chercher à l'école – la passion avec laquelle tu faisais ce métier exigeant, ton ambition légitime d'obtenir une vraie reconnaissance pour l'œuvre que tu étais en train de construire, je ne sais pas pourquoi tout cela n'a pas suffi à t'arracher au poison qui te permit un temps de supporter le soleil noir qui rendait ta vie si douloureuse. Je sais en revanche que la solitude de la vie au quotidien, ajoutée à la solitude de la traduction, succession de journées, de semaines, de mois, seul devant l'écran muet et les pages de mots dans lesquels on ne parvient plus à entrer, ça n'offre pas beaucoup de ces petites choses de la vie à quoi se raccrocher. Peut-être que la traduction littéraire, c'est un métier pour gens heureux.

Et puisqu'il faut te dire adieu, Rémy, je le fais en imaginant un sourire narquois sur ton visage toujours vaguement chiffonné.

So long, man

Françoise Cartano
Paris, Père-Lachaise, 13 août 2004